Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 37

Artikel: Ecole d'hôteliers à Ouchy
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193813

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

long silence s'établit. Enfin le plus jeune demanda :

— Déposerai-je ces enjeux entre les mains du garçon?

— *Il va par ci, il va par là!* fut toute sa réponse.

L'un des deux étrangers sortit. L'aubergiste l'entendit descendre l'escalier, mais il ne se laissa pas troubler par cette ruse de guerre. Restait l'autre, qui ne tarda pas à s'esquiver sans faire le moindre bruit.

Peu après, le garçon survint et regarda quelque temps, tout étonné, l'étrange occupation de son maître. Enfin, s'en approchant, il le secoua en disant :

— Etes-vous fou, M. B.? Que faites-vous donc là?

— *Il va par ci, il va par là!* répondit l'aubergiste en continuant sans s'émouvoir le va-et-vient de son doigt.

Le garçon descend à la hâte, appelle un voisin et le mène auprès de son maître. Le voisin saisit doucement l'aubergiste au bras et lui dit d'une voix suppliante :

— Levez-vous donc, M. B., descendez avec moi au salon. Pourquoi restez-vous assis à cette place?

— *Il va par ci, il va par là!* fut toute sa réponse; et son sérieux, ses yeux hagards fixés sur le pendule, le mouvement invariable de son doigt, son maintien solennel et inquiet, tout cela parut aux spectateurs un symptôme de démence.

— Il est fou, dit le voisin tout bas, il faut appeler le médecin.

L'aubergiste ne perdit pas la carte pour cela, rien ne le troubla.

— Vous devriez appeler sa femme, ajouta le voisin.

Pendant que M. B. continuait la tâche qu'il avait entreprise, le garçon alla prévenir sa maîtresse de ce qui se passait, et celle-ci accourut avec le plus grand effroi :

— O mon bon Dick, regarde-moi donc! c'est moi, ne me reconnais-tu pas?

— *Il va par ci, il va par là!* répéta l'aubergiste, persuadé qu'il était que sa femme, ainsi que les autres, s'entendaient pour le décontenancer.

Les prières, les larmes de Mme B. ne purent le déranger. A chaque vibration du pendule, son doigt faisait toujours le même mouvement, sa bouche prononçait les mêmes paroles, et ses yeux, constamment fixés sur le même objet, devenaient de plus en plus hagards et vitreux. Un léger sourire, qui fit sur les personnes présentes une impression douloureuse, se répandit sur ses traits immobiles, à la pensée des tentatives inutiles qu'on avait faites pour le dérouter. Enfin le médecin arriva. Après avoir examiné pendant quelque temps avec grande attention le tic maniaque du patient, il finit par hocher la tête d'une façon inquiétante, et répondit aux anxieuses questions de Mme B. :

— Tout bruit doit, autant que possible, cesser autour du malade. Moins il y aura de monde ici, mieux sera. Le sommelier devrait s'éloigner et la servante aussi.

— *Il va par ci, il va par là!* ne cessait de dire l'aubergiste; et le doigt allait toujours son train.

— Une consultation me paraît nécessaire, continua le médecin; ne voudriez-vous pas faire appeler le docteur A.?

Le voisin complaisant prit son chapeau et courut chez le docteur. En peu de minutes, il l'amena.

— Voici un cas grave, dit celui-ci à son collègue, en pinçant les lèvres. Là-dessus, les deux docteurs se retirèrent dans un coin pour délibérer.

— Faites promptement chercher un barbier, dit enfin le docteur A. à Mme B.; il faut faire raser la tête au malade pour qu'on puisse lui appliquer un vésicatoire.

— O mon bon Dick, s'écria Mme B.; vous verrez qu'il ne reconnaîtra plus même sa femme.

— *Il va par ci, il va par là!* disait l'aubergiste, cette fois avec plus d'énergie et un mouvement du doigt plus marqué; car l'aiguille des minutes allait atteindre le point décisif qui devait lui rapporter dix livres sterling si l'heure sonnait sans qu'il se fût laissé déranger. La voix du parieur s'élevait à mesure que cette aiguille s'approchait du terme si impatiemment attendu.

Le barbier accourut et fit, à travers un déluge de paroles, ses préparatifs pour l'opération projetée, vantant sans cesse la bonté de ses rasoirs.

— *Il va par ci, il va par là!* s'écria l'aubergiste d'une voix retentissante, et avec un mouvement plus fort de son doigt; sa figure devint radieuse et son corps frémissait d'impatience.

Le barbier le regarda tout stupéfait.

— Que veut dire : « Il va par ci...? » Et se tournant vers le médecin :

— Où faut-il commencer?

— Rasez-lui toute la tête, répondit le docteur A.

Mme B. tomba en syncope.

— *Il va par ci, il va...*, fit l'aubergiste pour la dernière fois, et la pendule sonna neuf heures. Transporté de joie, il se lève d'un bond et saute à travers la chambre en criant :

— Je l'ai gagné! je l'ai gagné!

— Quoi donc? demanda le garçon.

— Quoi? demandèrent les médecins.

— Quoi? répéta Mme B., revenant à elle.

— Dix livres sterling, mon pari, répond M. B.

Puis, ne voyant plus les deux gentlemen qui le lui ont proposé, il demande au garçon ce qu'ils sont devenus.

— Il y a près d'une heure qu'ils sont partis dans leur phaéton.

Cela dessilla les yeux du parieur. Les chevaliers d'industrie avaient pris la clé des champs avec son portefeuille et les vingt-une livres sterling qu'il contenait, pendant que lui, patiemment, comptait les vibrations du pendule. Il lui fallut encore payer la consultation, et donner une gratification au barbier pour l'avoir dérangé de sa boutique.

(Les Soirées amusantes.)

Ecole d'hôteliers à Ouchy.

A propos de l'*Ecole d'hôteliers*, fondée par la Société suisse des maîtres d'hôtels, et dont les cours s'ouvriront à Ouchy dans le courant du mois prochain, le *XIXe Siècle*, par la plume de M. Paul Ginisty, gratifie notre pays d'amabilités qui étonneront sans doute fort désagréablement nos lecteurs. La place dont nous pouvons disposer ne nous permet de reproduire que les principaux passages de ce long persiflage. Les voici :

« ... En cette université spéciale ayant son siège à Ouchy, sur les bords du lac Léman aux eaux bleues, l'enseignement doit être donné pendant six mois, à partir du 15 octobre. En six mois de temps, il paraît qu'on connaît tous les « trucs » classiques du métier. Après, les dispositions personnelles font le reste.

» On trouve donc là-bas que les touristes ne sont pas encore suffisamment exploités et on veut encore apprendre aux aubergistes, grands et petits, entrant dans la carrière, l'art de corser plus congrûment et de saler plus ingénieusement les notes. Il semblait cependant qu'on s'entendît assez joliment déjà à cet art-là. On pouvait même le croire arrivé à sa perfection. Frémissez pour l'an prochain, voyageurs débonnaires, qui savez ce qu'il en coûte pour admirer un lever de soleil sur les Alpes !

. . . . . .

» Il serait curieux d'assister à ces étonnantes leçons, dont on peut imaginer le programme sous les insidieuses désignations des matières qui y seront traitées par les maîtres se partageant les diverses « chaires ».

» Il y aura sans doute le professeur de fausses additions : ce sera le cours élémentaire, celui qui formera la base, le fondement de l'enseignement apprenant aux disciples comment on jongle avec les chiffres, comment on leur fait rendre de fastidieux totaux. Celui-là ne serait pas digne d'entrer dans la partie qui ne mordrait pas tout d'abord aux subtiles combinaisons de cette arithmétique particulière, selon les règles de laquelle deux et deux font *cinq* pour le moins.

» Mais ce n'est là que l'enfance de l'art ! Il y aura aussi le cours où un vétéran du métier démontrera aux novices de quelle façon on gonfle une note, en y mettant cavalièrement ce qui n'a pas été fourni ou ce qui l'a été sans qu'on s'en aperçoive. Je sais, par exemple, tel hôtel, d'où la vue est fort belle, d'ailleurs (cela se compte aussi, la vue !), mais qu'il faut, de la station du chemin de fer, gagner à pied, par un sentier fort raide. Quand on s'en va, la note contient cependant cette mention : « Omnibus : deux francs. » Si vous vous récriez, en vous rappelant que vous avez fait pédestrement l'ascension, l'hôtelier, avec son sourire le plus obséquieux, ne vous contredit point :

» — C'est, dit-il, une petite contribution mise sur les voyageurs pour pourvoir aux frais d'une route où rouleront, *quand elle existera*, les plus confortables omnibus !

» L'hôtelier doit être physionomiste, juger du premier coup d'œil ce que peut

lui rapporter l'étranger, escompter la dépense qu'il fera et jusqu'où cette dépense pourra être poussée au-delà des prévisions du touriste par mille artifices. Il faut qu'il table, au besoin, sur la vanité du client, qu'il découvre immédiatement son faible, qu'il trouve le moyen de le mettre à sa merci. Ce sera l'objet du cours de haute psychologie spéciale, confié à un malin parmi les malins. Il dira ce qu'on fait d'un brave bourgeois en feignant de le prendre pour un grand personnage qui voyage incognito et en le traitant d' « Excellence », ou quelle faible défense offre un couple de jeunes mariés, en pleine fièvre sentimentale encore, qu'on peut se dispenser de renseigner par avance sur les tarifs, librement majorés par lui. Et si l'on flaire, sous le nom d'emprunt donné par eux, deux amants en escapade ! De leur part, il n'y a pas de réclamation à craindre, et l'on peut se permettre sans encombre toutes les fantaisies d'embellissement d'une note. Avoir soin, par exemple, de la remettre au touriste, surtout si c'est un Français, devant son amie : il ne voudra pas, en sa présence, s'abaisser à éplucher l'addition, et il payera tout ce que l'on voudra...

» L'hôtelier ne saurait manquer, non plus, de spéculer sur le désir ingénu de couleur locale des voyageurs inexpérimentés. Monsieur Perrichon ne saurait quitter la Suisse, dans quelque canton qu'il se trouve, sans avoir mangé du chamois. Justement des montagnards, en costume d'opéra-comique, viennent d'en apporter un, ostensiblement, comme un trophée de leur chasse périlleuse, en contant leurs aventures à la poursuite de l'animal au milieu des précipices. Monsieur Perrichon paie le « supplément » demandé. Qu'il ne reste pas trop longtemps seulement : il s'apercevrait que les « chasseurs » font partie du personnel de l'hôtel, que la bête qu'ils promènent est empaillée, et qu'une vieille chèvre coriace la remplace sur la table.

» Ce sont de vieilles traditions. Mais ce sont les bonnes. Classique est aussi le « coup de l'avalanche ». On vient de sonner le dîner de table d'hôte, et l'air vif ayant aiguisé leur appétit, les convives se préparent à lui faire honneur. A peine le potage a-t-il été servi, qu'on entend une rumeur lointaine. Les garçons, comme vaincus par la curiosité, se précipitent aux fenêtres, donnent des signes d'émotion, semblent oublier de changer les assiettes.

» On demande ce qui se passe, d'où vient ce trouble subit du personnel de service.

» — Une avalanche !... Là-bas !... répond fiévreusement un domestique en désignant du doigt l'horizon.

» Une avalanche ! quelle aubaine pour les touristes ! Vont-ils manquer ce spectacle ? Ils se précipitent tous dehors, à la recherche d'un endroit favorable pour contempler le phénomène.

» — Par ici... par là ! leur crient des voix confuses, et, égarés par ces indications contradictoires, ils courent au hasard dans toutes les directions.

» Où donc la nature se déchaîne-t-elle, où donc pleut-il des rochers ? La montagne est parfaitement calme, et l'air est serein. On s'interroge, on réclame la catastrophe avec d'autant plus d'instance qu'on la sait sans danger pour des spectateurs éloignés...

» On rencontre enfin un vieil homme, qui semble essoufflé par la fuite.

» — L'avalanche est passée, dit-il... Cela n'a duré qu'un instant... Mais cela a été bien beau !

» Allons ! ce sera pour une autre fois ! On s'attarde à causer de la déception éprouvée, puis on regagne la salle à manger... Mais la table est débarrassée. L'heure du dîner est passée. On ne servira plus « qu'à la carte », maintenant... et le tour est joué. Un savant roulement de tambour a simulé l'avalanche. C'est simple comme tout et cela réussit toujours.

» L'art de l'hôtelier suisse est ainsi fait de mille roueries, qui paraissaient suffire pour que le voyageur qui s'arrête dans tous les sites convenus se trouvât déjà fort écorché... On frémit à la pensée de tous les tours nouveaux qui pourront constituer l'enseignement de l'école qui se fonde ; car enfin qu'est-ce que peuvent bien apprendre les doyens de la « partie » à de futurs maîtres d'hôtel, si ce n'est la façon d'augmenter les profits du métier, qui n'a jamais passé pour un métier où le désintéressement fût de règle ? Sans cela, à quoi bon « une école » ? Or, les profits ne se peuvent accroître qu'en rançonnant davantage les touristes. Il s'ensuit donc qu'il paraît d'un assez joli cynisme, cet « institut » d'un genre nouveau... »

Nous espérons que ces diatribes trouveront auprès de tous nos lecteurs l'accueil qu'elles méritent.

Bolomâ et Napoléïon.

Ein l'an dize-huit ceint, adon que lo grand Napoléïon, premi consu, étâi ein trein dè bailli dâi raclliâïès âi z'empereu et âi râi, lè z'Autrichiens, que tegnont lè z'Italiens dézo lâo patès, lâo z'ein fasont vairè dâi grisès, que ma fâi lè pourro couastro dévessont dzourè bin maugrâ leu. Napoléïon, po férè botsi cé comerce, tsertsâ onna rogne à stâo z'Autrichiens qu'étiont pè l'Italie, et l'einvouyâ contrè leu on armée. Mâ coumeint lè Kâiserli bivouaquâvont contrè la montagne iô sè poivont catsi derrâi lè sapins et lè rocaillès, l'étâi prâo molési dè lè vouistâ dè sorta et mémameint lè Français risquâvont dè sè férè taupâ à pliata coutere. Einvoyi vâi on régiment contrè lo Mormont se lâi a pi onna compagni dè carabiniers que lâi dzicllié lo fû contrè, du per amont derrâi les bossons et la pierra dè taille, coumeint dâo diablio sarà bin reçu !

Mâ lo grand Nopoléïon étâi on tot fin po lè dansès iô lè bâtons bornus font la musiqua. Assebin ye dit à sè Français : « Allâdè tot ballameint, mâ n'einmourdzi pas la niése dévant que vo diésso on mot. » Adon lo gaillâ met dè piquiet on autra armée, fâ battrè la generâla et tracè avoué sè troupiers contré Dzenéva, que ne saviont pas dâo diablio iô lè menâvè. Passont la vela sein s'arretâ, et sè peinsâvont dè bâirè trâi verro de La Coûta pè Allaman ; mâ diabe lo pas ! lè fâ traci tant qu'à St-Surpi sein s'arretâ. Dû St-Surpi, sâidiont la grand-routa tant qu'à Bex, iô s'einfatont dein lo Valâ, grimpont amont lè montagnès ein s'appliyeint âi canons, passont âo St-Bernâ, iô fifont on verro dè goute, sè dérupitont dè la part delé, trâovont lè z'Autrichiens que fasont la soupa, lâo z'escarbouillont lè mermitès, lè cassotons, lè gamellès et tota lâo vicaille, et lâo tè fottont onna rebedoulâïe âi pomès. Cllião que sè pâovont sauva, traçont ; mâ reincontront lè z'autro Français que lâo font : « Harte-là ! » et lè pourro Kâiserli, prâi coumeint 'na rata dein onna trapa, n'ont pas su què derè. L'est cein qu'on lâi a de la bataille dè Maringo.

A St-Surpi, iô lè Français s'étiont arretâ ein alleint, Napoléïon lè fe mettrè su dou reings po férè l'inspeqchon. Adon coumeint lè dzeins dè pè châotrè allâvont cein vairè, on certain Bolomâ que s'étâi trâo approtsi, po vouâiti dâi badiettès dè tambou qu'aviont dâi freppès ein loton dzauno, sè trovà à la pliace iô Napoléïon dévessâi passâ, et coumeint ne sè doutâvè pas, Napoléïon, qu'étâi su sa monture, lâi fe onna remâofâïe po lo férè remoâ, que lo pourro Bolomâ dut sè dépatsi dè débagadzi dè perquie.

Lo leindéman, cé guieu dè Bolomâ sè bragâvè pertot que Napoléïon lâi avâi dévesâ, que c'étâi on grand honneu, peinsâ-vo vâi ! mâ diabe lo pas que lè dzeins lo volliâvont pas crairè.

— Et que t'a-te de ? se lâi fâ lo syndiquo dè Pâodex.

— M'a de : « Remué-te voir de là, imbécile ! »

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

Demander à **J.-H. MATILE**, au Petit-Bénéfice, **Morges**, échantillons de ses nouveautés pour robes, jupons, jaquettes et manteaux. Marchandise solide et meilleur marché que partout ailleurs, à qualité égale. Confection pour hommes ; draperie, cotons, couvertures, tapis, descentes de lit, etc.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.